

Article

« Diversité et démesure : les mots laissent advenir l'impossible »

Paul-François Sylvestre

Liaison, n° 78, 1994, p. 6-7.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/42283ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

DIVERSITÉ ET DÉMESURE

Les mots laissent advenir l'impossible

Une langue commune a le pouvoir de nous souder, mais elle ne réussit jamais à cacher notre très grande diversité. Cela ne se reflète pas uniquement dans la francophonie internationale, mais dans notre propre espace franco-ontarien. Un colloque sur la création littéraire en Ontario français l'a récemment démontré de façon manifeste. Partage d'une même langue, mais expressions diverses tant au niveau des expériences et des approches, qu'au niveau des genres et des styles.

REPORTAGE

par

**Paul-François
Sylvestre**

Organisé par l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français, ce colloque tenu à Ottawa les 27 et 28 mai s'est d'abord ouvert sur une note où la marge était à l'honneur, où il était bon d'être marginal puisque, au dire du professeur Robert Major, «ajoutés les uns aux autres, les marginaux forment la majorité». Les écrivains à l'extérieur de la France n'ont plus à subir la tyrannie du «centre», encore moins le terrorisme parisien. Toujours selon M. Major, «on vit dans une société qui accorde une large place à la parcellisation du pouvoir symbolique, à une décentralisation radicale du discours. Paris, Rome, Londres, New York ne dictent plus. La culture ne se met pas en boîte en Californie seulement.»

S'il n'y a pas de page sans marge, il n'y a pas plus de littérature sans marginalité. Certains préfèrent sans doute le mot «diversité» à celui de «marginalité». Le poète et professeur Hédi Bouraoui n'hésite pas à inventer des mots pour mieux décrire la situation des francophones de l'Ontario. Il y a les écrivains de la «souchitude» et ceux de l'«originalitude», les premiers étant des francophones de souche ou des Franco-Ontariens tricotés serrés, les seconds étant des Néo-Canadiens d'horizons différents et de facettes multiples, à l'image de l'original qui présente tout à la fois les aspects du daim, du cerf et du cheval. Il en résulte donc une production littéraire où toutes les tendances sont présentes. Mais cette réalité



TABLE RONDE SUR LE PUBLIC
LECTEUR.

*Bondfield Marcoux, chroniqueur culturel,
Patrick Imbert, professeur-animateur;
Christiane Sénécal, libraire;
Paul-François Sylvestre, romancier.*

n'est pas toujours reconnue, d'où l'importance, selon M. Bouraoui de «rendre dans la littérature franco-ontarienne la diversité qui caractérise la société ontarienne». La poésie de Jacqueline Beaugé-Rosier, Haïtienne d'Ottawa, clame haut et fort cette préoccupation : «toute la diversité du dire par quoi je suis dissemblable». Le verbe de Yolande Jimenez, poète franco-espagnole établie maintenant à Toronto, fait aussi écho au dire de la marginalité lorsqu'elle nous fait suivre «l'héroïne qui embrasse sa fiancée sous la pluie de Sudbury».

De la démesure, diront certains. Loin de là, affirme Robert Yergeau, poète, professeur et éditeur. «L'avenir de la création littéraire en Ontario français passe, selon lui, par la désacralisation.» Tous les poètes doivent-ils devenir des Béatrice Braise ? À chacun et chacune de faire son choix. Rien n'est dicté. Mais le territoire fictionnel de l'Ontario français ne sera-t-il pas davantage habité lorsque la littérature regorgera d'ironie, de démesure, d'irrévérence, de dérision, de carnavalesque... aucunement au service d'une cause ? C'est peut-être une telle démesure à laquelle la poète Mariette Thérberge fait allusion lorsqu'elle nous lance «ces vies qui en valent mille, ces nuits qui font toute une vie».

Cette idée du territoire



fictionnel a souvent été abordée au cours du colloque. La romancière Gabrielle Poulin a plus d'une fois souligné le fait qu'«écrire n'est pas refléter l'univers; écrire, c'est plutôt explorer l'univers ambiant, ce qui a pour effet d'abattre toute distinction entre fiction et réalité». Une telle exploration a aussi pour corollaire un immense investis-

sement de la part d'un auteur dans son oeuvre. Le journaliste Bondfield Marcoux, de Sudbury, n'hésitera d'ailleurs pas à affirmer qu'il paie 18 ou 20 \$ pour un livre non pas par respect pour une littérature, mais pour retrouver un ou une complice qui aura justement pris le risque de s'investir. Mario Thériault, poète et journaliste à Toronto, soutient que le lecteur prend lui aussi un risque, car l'auteur doit gagner son estime. Il n'en demeure pas moins que la poésie exerce, selon Thériault, le pouvoir d'agir comme «trait d'union entre les âges et les langages». Gabrielle Poulin, qui est aussi poète, ajoutera pour sa part qu'un poème «nous conduit à un contre-univers, vers un dépaysement». Il n'en faut pas plus pour retrouver, dans l'univers de Christine Dumitriu van Saanen, «l'impatience de Dieu».

Impatience des auteures et auteurs de l'Ontario français aussi à voir leur production sortir de l'obscurité pour être critiquée, enseignée et diffusée. Bien que les critiques soient souvent perçus comme des «petits démons de la subtilité», le silence et l'indifférence demeurent les pires ennemis de tout écrivain. Parlez-en bien, parlez-en mal, mais parlez-en ! Pour certains, c'est lorsqu'un roman, un recueil ou une pièce est mis au programme d'un cours universitaire que l'auteur reçoit sa plus grande consécration. Roland Barthes n'a-t-il pas dit : «est littérature ce qui s'enseigne comme littérature » ? Si tous ne s'entendent pas sur cette affirmation, tous estiment cependant que la littérature franco-ontarienne doit habiter l'espace scientifique littéraire de façon plus manifeste. La critique et l'enseignement ne suffisent pas. L'œuvre doit être davantage diffusée. Et pour que cette diffusion reflète à la fois la diversité et le renouveau, la poète Andrée Lacelle lance l'idée d'une revue/atelier, lieu de croisements et de métissages. Forme et format à inventer pour faire mieux interagir les genres et les disciplines.

Au cours de ce colloque qui a réuni les forces vives de la création littéraire en Ontario français, on a aussi lancé quelques reproches ou mises en garde. Plusieurs déplorent que les écoles ne développent pas assez le goût de la lecture, qu'elles n'insistent pas assez sur les défis que procure la lecture. Alain Baudot, essayiste-éditeur, croit



qu'une génération a été sacrifiée « parce qu'on a remplacé la littérature par l'expression sociale ». Et que dire de l'analphabétisme ? Il s'en trouve pour faire clairement savoir que ce problème ne doit pas préoccuper les auteurs qui ont à suivre leur liberté; il existe des centres spécialisés pour s'occuper d'alphabetisation. On fait d'ailleurs remarquer que nous vivons dans une société où 50 % des 50 ans et moins détiennent un diplôme d'études secondaires ou universitaires, ce qui constitue un public apte à s'intéresser à des textes sophistiqués (**Le Nom de la rose** n'a-t-il pas été tiré à quinze millions d'exemplaires ?). Quant à la critique, lorsqu'elle se manifeste, elle tend parfois à trop applaudir. «Il y a trop de complaisance, selon Bondfield Marcoux, et on finit souvent par encenser la naïveté.»

Aux reproches et mises en garde sont aussi venu s'ajouter des constats extrêmement positifs. Le colloque organisé par l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français aura permis, de l'aveu de plusieurs, d'ouvrir des portes et de donner lieu à des échanges fort stimulants. S'il existait des chapelles ou des cénacles dans le milieu littéraire franco-ontarien, ils ont tôt fait de céder la place à des élans de solidarité.

En faisant le point sur la création telle qu'ils la vivent dans leur univers, les écrivains et écrivaines de l'Ontario français ont surtout réaffirmé une vérité qu'il importe de toujours se rappeler, à savoir que l'univers des mots constitue un oasis de liberté. C'est sur la page blanche que tout est possible. La création a précisément pour mission de laisser advenir l'impossible.